Document généré le 16 avr. 2024 00:56

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Dix poèmes

Guy Ducharme

Volume 30, numéro 6 (180), décembre 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31674ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ducharme, G. (1988). Dix poèmes. *Liberté*, *30*(6), 34–39.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GUY DUCHARME

DIX POÈMES

Le jour rabattu
sur les toits
le jour
comme un œuf
le ciel
si présent qu'il habille

rien n'embrasse ces rues
et la bruine
insiste

Né en 1959 à Saint-Lambert, Guy Ducharme vit à Québec. Il publiera prochainement son premier recueil à l'Hexagone.

là
parsemé
soufflé
poussière avant le temps
tête
tête d'homme
tête de fièvres
sur les tabourets d'attente
dans la troupe pointue

ici
la marche lente
de qui recourt aux espaces
habitacle
spectacle patient
ici le même homme
en reflux
plus proche
plus appuyé
de retour

et puis là
l'entiché de chahut
mordu de salut
piste de danse
piste de cirque
friture
le même homme

soir de chats clos
de volets multiples
juillet sans savoir
vers quelles lourdeurs

l'eau est lente et grise
tu dis que le ciel abdique
et tourne de désirs
tu cherches à rire
ou n'importe quoi

restent à vérifier
dans les jeux d'ombres
les feux longtemps balancés
certains échos
mourants calmes
dans les replis du seul
instant possible

dans la nuit qui glisse
des paroles éclairées
des obscures aussi
langue de vent
tout s'égrène se perd
demain ne se dessine plus
il n'y a qu'odeurs
que le noir
qui poudroie
sur le lit rapiécé
rien d'autre

tu te vois plus nu
et du temps se ramasse
où les vieux pas bruissent
ce n'est pas la première fois
dans la coulée des foules
que les lèvres sont
lourdes comme des murs

là-bas le lit
là-bas elle aussi
sa mémoire son filet

la dormeuse couve
son silence ses puits
se donne en torsades
et se fixe aux cimes

exister plus longtemps
dans sa chambre
inondée d'échos

la chambre
ton œil glissant
ton appétit
et les sécheresses contournées
périple petit
et nécessaire
la table de labeur
puis le lit
papyrus qui ne s'éteint
plus à ton flanc

les étalages d'ombres
ne serviront plus
ni les volets
aux lamelles coupantes
dans les dimanches fermés
il y a tant de ficelles
où la nuit serre les dents
et demain n'est qu'un peu
de saleté sur les vitres

flanc contre flanc
une eau coulée
un roc paisible
de n'avoir pas attendu

des arbres appris
et le tracé d'un parcours